

façon, il en a été assez montré pour justifier l'exclusion de l'équation des échanges de la littérature économique.

14. Le sophisme de la mesure et de la stabilisation du PAM

A. La mesure

Dans les temps anciens, avant le développement de la science économique, les gens pensaient naïvement que la valeur de la monnaie restait toujours constante. La « valeur » était supposée être une quantité objective inhérente aux choses et à leurs rapports entre elles, et la monnaie était la mesure, l'étalon figé, de la valeur des biens et de ses changements. La valeur de l'unité monétaire, son pouvoir d'achat par rapport aux autres biens, était supposée être fixe.⁵⁸ L'analogie avec un étalon de mesure fixe, devenu alors familier aux sciences de la nature (étalons de poids, de longueur etc.), était appliquée sans réfléchir à l'action humaine.

Les économistes découvrirent et démontrèrent par la suite que la valeur de la monnaie ne restait pas stable, que le PAM ne demeurerait pas constant. Le PAM peut varier, et il varie, en réponse aux changements de l'offre ou de la demande de monnaie. Ces dernières peuvent à leur tour être ramenées au stock existant des biens et à la demande totale de monnaie. Les prix monétaires individuels, comme nous l'avons vu au chapitre 8 (tome II), sont déterminés par la quantité et la demande de monnaie ainsi que par le stock et la demande de chaque bien. Il est clair, dès lors, que le complexe monétaire ainsi que la demande et le stock de chaque bien individuel interviennent dans l'établissement de chaque prix particulier. Ainsi, lorsque Smith décide d'acheter ou non un chapeau contre deux onces d'or, il compare l'utilité du chapeau à l'utilité des deux onces. Le stock du bien, la quantité de monnaie et les demandes concernant la monnaie et le bien (toutes deux basées au bout du compte sur les utilités des individus) interviennent dès lors dans chaque prix. Le complexe monétaire est *inclus* dans les demandes et les offres particulières et ne peut pas en pratique être séparé d'elles. Ainsi, s'il se produit un changement de l'offre ou de la demande de monnaie, le changement ne sera *pas* neutre, mais affectera les différentes demandes spécifiques de biens et les différents prix dans des proportions variables. Il n'existe pas de méthode pour mesurer de façon séparée les changements du PAM et ceux des prix spécifiques des biens.

⁵⁸ La pratique comptable habituelle est basée sur une valeur fixe de l'unité monétaire.

Le fait que l'usage de la monnaie en tant que moyen d'échange nous permette de calculer les rapports d'échange relatifs entre les différents biens échangés contre de la monnaie a conduit certains économistes à croire, par erreur, qu'une mesure séparée des changements du PAM était possible. Ainsi, nous pourrions dire qu'un chapeau « vaut » ou peut s'échanger contre 100 livres de sucre, ou qu'un poste de télévision peut s'échanger contre 50 chapeaux. Il est alors tentant d'oublier que ces rapports d'échange sont purement hypothétiques et ne peuvent avoir lieu en pratique qu'au travers d'échanges monétaires, et de les considérer comme constituant eux-mêmes une sorte de monde de troc. Dans ce monde mythique, les rapports d'échange entre les divers biens sont d'une certaine manière déterminés à l'écart des transactions monétaires, et il est alors plus plausible de dire qu'une certaine méthode pourrait être trouvée pour isoler la valeur de la monnaie de ces valeurs relatives, et pour faire de celle-là un étalon constant. En réalité, ce monde de troc est un pur rêve ; ces rapports relatifs ne sont que les expressions historiques de transactions passées qui ne peuvent avoir eu lieu que grâce à et avec la monnaie. Supposons maintenant que le vecteur des prix du PAM au jour 1 soit le suivant :

- 10 cents la livre de sucre ;
- 10 dollars le chapeau ;
- 500 dollars le poste de télévision ;
- 5 dollars par heure d'un service juridique de M. Jones, avocat.

Supposons ensuite que le vecteur des prix des mêmes biens au jour 2 soit le suivant :

- 15 cents la livre de sucre ;
- 20 dollars le chapeau ;
- 300 dollars le poste de télévision ;
- 8 dollars par heure d'un service juridique de M. Jones, avocat.

Que peut maintenant dire l'analyse économique sur ce qui s'est passé pour le PAM entre ces deux périodes ? Tout ce que nous avons le droit de dire est que désormais un dollar peut acheter 1/20ème au lieu de 1/10ème de chapeau, 1/300ème au lieu de 1/500ème de poste de télévision etc. Nous pouvons ainsi décrire (si nous connaissons les chiffres) ce qui s'est passé pour chaque prix individuel dans le vecteur du marché. Mais quelle part de la hausse de prix du chapeau est-elle due à une hausse de la demande de chapeaux et quelle part revient-elle à une baisse de la demande de monnaie ? Il n'y a aucune façon de répondre à une telle question. *Nous ne savons même pas de manière certaine si le PAM a augmenté ou baissé.* La seule chose que nous sachions est que le pou-

voir d'achat de la monnaie a baissé si on l'exprime en fonction du sucre, des chapeaux ou des services juridiques, et qu'il a monté si on l'exprime en postes de télévision. Même si tous les prix du vecteur avaient augmenté, nous ne saurions pas de *combien* le PAM aurait baissé, et nous ne saurions pas quelle part du changement serait due à une hausse de la demande de monnaie et quelle part à un changement des stocks. Si la masse monétaire avait changé dans l'intervalle, nous ne saurions pas quelle proportion du changement serait due à l'augmentation de la quantité de monnaie et combien reviendrait aux autres déterminants.

Des changements se produisent tout le temps pour chacun de ces déterminants. Dans le monde réel de l'action humaine, il n'y a pas un seul déterminant qui puisse être utilisé comme référence figée : toute la situation change en réponse à des changements touchant les stocks de ressources et de produits et aux changements portant sur les évaluations des individus participant au marché. En fait, il faut retenir une leçon avant tout lorsque l'on analyse les affirmations des diverses écoles d'économistes-mathématiciens : *il n'y a pas de constantes quantitatives dans l'action humaine.*⁵⁹ Corollaire nécessaire : toutes les lois de l'économie et de la praxéologie sont qualitatives et non quantitatives.

La méthode des *indices* pour mesurer les changements du PAM essaie d'établir une certaine sorte de totalité des biens dont les rapports d'échange restent constants entre eux, de sorte qu'une espèce de moyenne générale puisse permettre une mesure séparée des changements du PAM lui-même. Nous avons cependant vu qu'une telle séparation ou qu'une telle mesure sont impossibles.

La seule tentative d'utilisation des indices qui ait un sens est la construction d'une pondération quantitative fixée pour une période de base. Chaque prix est pondéré par la quantité du bien vendu pendant la période de base, ces quantités pondérées représentant un « panier de biens » acheté sur le marché typique de cette période. Les difficultés liées à ce concept de panier de biens du marché sont toutefois insurmontables. En dehors de toutes les considérations faites plus haut, il n'existe tout d'abord *pas d'acheteur moyen ou de ménagère moyenne*. Il n'y a que des acheteurs individuels et chaque acheteur achète une proportion et un type différents de biens. Si une personne achète un poste de télévision et qu'une autre va au cinéma, chaque activité résulte d'échelles de valeur différentes et chacune a des effets différents sur les diverses marchandi-

⁵⁹ Le professeur Mises a souligné que l'affirmation des économistes-mathématiciens selon laquelle leur tâche est rendue délicate par l'existence de « nombreuses variables » dans l'action humaine sous-estime grandement le problème : le point notable est en effet que *tous* les déterminants sont variables et qu'au contraire des sciences de la nature il n'y a pas de constantes.

ses. Il n'y a pas « d'individu moyen » qui va pour partie au cinéma et qui achète un bout de téléviseur. Il n'y a par conséquent pas de « ménagère moyenne » achetant une répartition donnée de la totalité des biens. Les biens ne sont pas achetés dans leur totalité contre de la monnaie, mais seulement par des individus au cours de transactions individuelles, et il ne peut par conséquent pas y avoir de méthode scientifique pour les combiner.

Deuxièmement, même si le concept de panier du marché avait un sens, les utilités des biens du panier, ainsi que la composition du panier elle-même, seraient sans cesse changeantes et ceci écarterait toute possibilité de constante permettant de mesurer les changements de prix. La ménagère typique imaginaire devrait également faire montre d'évaluations constantes, ce qui est impossible dans le monde réel du changement.

Toutes sortes d'indices ont été pondus dans une vaine tentative de surmonter ces difficultés : il a été retenu des pondérations quantitatives variables selon l'année couverte ; des moyennes arithmétique, géométrique et harmonique ont été faites avec des pondérations variables ou fixes ; des formules « idéales » ont été étudiées — tout cela sans se rendre compte de la futilité de ces efforts. Aucun indice de ce genre, aucune tentative visant à séparer et à mesurer les prix et les quantités ne peuvent être corrects.⁶⁰

B. La stabilisation

Le fait de savoir que le pouvoir d'achat de la monnaie peut varier a conduit certains économistes à essayer d'améliorer le marché libre en créant, d'une certaine façon, une unité monétaire dont le pouvoir d'achat resterait stable et constant. Tous ces plans de stabilisation impliquent bien sûr d'une manière ou d'une autre une attaque contre l'étalon-or et les autres étalons-marchandises, car la valeur de l'or fluctue suite aux changements continuels de l'offre et de la demande d'or. Les stabilisateurs veulent que le gouvernement maintienne constant un indice des prix arbitraire en injectant de la monnaie dans l'économie quand l'indice baisse et en soutirant de la monnaie quand il monte. Le principal partisan de la « monnaie stable », Irving Fisher, a révélé la raison de cet engouement pour la stabilisation dans le passage autobiographique suivant : « Je devins de plus en plus conscient de la nécessité impérative d'un étalon de valeur stable. J'étais arrivé dans l'économie en quittant la physique

⁶⁰ Voir la brillante critique des indices dans Mises, *Theory of Money and Credit*, pp. 187–194. Voir aussi R.S. Padan, « Review of C.M. Walsh's *Measurement of General Exchange Value* » *Journal of Political Economy* (septembre 1901), p. 609.

mathématique, où les unités de mesure fixes fournissent le point de départ essentiel. »⁶¹ Fisher n'avait apparemment pas compris qu'il pouvait y avoir des différences fondamentales de nature entre les sciences physiques et celles de l'action humaine intentionnelle.

Il est en fait difficile de comprendre quels seraient les avantages supposés d'une valeur stable de la monnaie. L'un des avantages les plus souvent cités, par exemple, est que les débiteurs ne seraient plus frappés par des hausses imprévues de la valeur de la monnaie, tandis que les créanciers ne seraient plus touchés par des baisses imprévues de sa valeur. Mais si les créanciers et les débiteurs veulent une protection contre les changements futurs, ils disposent d'une solution facile sur le marché libre. Quand ils signent leurs contrats, ils peuvent se mettre d'accord pour que le remboursement se fasse avec une somme monétaire corrigée d'après un certain indice communément choisi pour tenir compte des changements de la valeur de la monnaie. Un tel *étalon indiciel* volontaire pour les contrats commerciaux a été préconisé depuis longtemps par les partisans de la stabilisation, qui ont été très surpris de constater qu'une action qui leur paraissait si bénéfique n'ait presque jamais été adoptée dans la pratique des affaires. Malgré la multitude des indices et autres schémas proposés aux industriels par les économistes, les créanciers et les débiteurs ont d'une certaine manière échoué à en tirer avantage. Pourtant, alors que les plans de stabilisation n'ont pas fait de progrès auprès des groupes à qui ils sont censés bénéficier le plus, les stabilisationnistes n'ont pas été le moins du monde atteints dans leur zèle visant à obliger toute la société à accepter leurs plans au moyen de la coercition étatique.

Il semble y avoir deux raisons principales pour lesquelles le milieu des affaires n'a pas adopté un étalon indiciel : (a) Comme nous l'avons vu, il n'existe pas de manière scientifique, objective, de mesurer les changements de valeur de la monnaie. Sur le plan scientifique, tout indice est aussi arbitraire et mauvais qu'un autre. Les créanciers et les débiteurs individuels n'ont donc pas été capables de se mettre d'accord sur un indice qu'ils puissent accepter comme une mesure du changement du pouvoir d'achat. Chacun, suivant ses propres intérêts, insisterait pour y inclure des marchandises différentes avec des pondérations différentes. Un débiteur cultivateur de blé voudrait ainsi donner un poids important au blé dans son indice du pouvoir d'achat de la monnaie ; un créancier qui fréquente régulièrement les boîtes de nuit souhaiterait se protéger contre une hausse du tarif de ces établissements etc. (b) Une deuxième raison est que les hommes d'affaires préfèrent apparemment tenter leur

⁶¹ Irving Fisher, *Stabilised Money* (Londres : George Allen & Unwin, 1935), p. 375.

chance dans un monde spéculatif que de se mettre d'accord sur un mécanisme de protection arbitraire. Ceux qui spéculent à la Bourse ou sur les marchandises essaient continuellement de prévoir les prix futurs et, de fait, tous les entrepreneurs s'affairent à anticiper les conditions incertaines du marché. Apparemment, les industriels désirent être des entrepreneurs en anticipant les changements futurs du pouvoir d'achat ainsi que tout autre changement.

Le refus du monde des affaires d'adopter de manière volontaire un quelconque type d'étalon indiciel semble démontrer le manque total d'intérêt des plans de stabilisation obligatoire. En mettant cet argument de côté, examinons quand-même l'affirmation des stabilisateurs selon laquelle ils pourraient introduire la certitude dans le pouvoir d'achat de la monnaie tout en préservant dans le même temps la liberté et l'incertitude des prix des *biens particuliers*. Ceci est quelquefois exprimé par la phrase : « Les prix individuels devraient être laissés libres de bouger ; le niveau des prix devrait être figé et constant. » Cette affirmation repose sur le mythe qu'il existerait un pouvoir d'achat général de la monnaie ou un niveau des prix séparés des prix spécifiques pratiqués dans les transactions particulières. Comme nous l'avons vu, ceci est totalement erroné. Il n'y a pas de « niveau des prix », et la valeur d'échange de la monnaie ne se manifeste pas ailleurs que dans des achats spécifiques de biens, c'est-à-dire dans des prix spécifiques. Il n'est pas possible de séparer les deux concepts : tout vecteur des prix instaure au même moment un rapport d'échange, ou encore valeur d'échange objective, entre un bien et un autre ainsi qu'entre la monnaie et un bien, sans qu'il y ait une façon quelconque de séparer quantitativement ces éléments.

Il est ainsi clair que la valeur d'échange de la monnaie ne peut pas être séparée quantitativement de la valeur d'échange des biens. Comme la valeur d'échange générale de la monnaie, le PAM, ne peut pas être définie et isolée de manière quantitative dans une situation historique, et que ses changements ne peuvent pas être définis ou mesurés, il est évident qu'elle ne peut pas être maintenue stable. Si nous ne savons pas ce qu'est une chose, nous ne pouvons pas agir pour la maintenir constante.⁶²

Nous avons vu que l'idéal d'une valeur stabilisée de la monnaie est impossible à atteindre, voire même à définir. Même s'il était atteignable, qu'en résulterait-il ? Supposons par exemple que le pouvoir d'achat de la monnaie augmente et que nous mettions de côté le problème de la me-

⁶² Le fait que le pouvoir d'achat de l'unité monétaire ne soit pas quantitativement définissable ne nie pas la réalité de son *existence*, qui est établie préalablement par la connaissance praxéologique. Cela est différent, par exemple, de la dichotomie « prix concurrentiel – prix de monopole », qui ne peut pas être établie par la déduction praxéologique dans les conditions d'un marché libre.

sure de cette hausse. Pourquoi, s'il s'agit du résultat de l'action sur un marché libre, devrions-nous le considérer comme un résultat *néfaste* ? Si la quantité totale de monnaie dans la communauté est restée constante, une baisse des prix viendra d'une hausse générale de la demande de monnaie ou d'une hausse de l'offre de biens consécutive à une productivité accrue. L'augmentation de la demande de monnaie est issue du libre choix des individus, en raison par exemple de l'anticipation d'un avenir plus troublé ou de futures baisses des prix. La stabilisation ôterait aux gens la possibilité d'accroître leurs encaisses monétaires *réelles* ainsi que la valeur réelle du dollar par des actions libres et mutuellement consenties. Comme pour tous les autres aspects du marché libre, les entrepreneurs qui anticipent avec succès la demande accrue feront des bénéfices, alors que ceux qui se trompent connaîtront des pertes au cours de leurs spéculations. Mais même les pertes de ces derniers sont uniquement la conséquence de risques qu'ils ont eux-mêmes volontairement assumés. De plus, les baisses de prix provenant d'une productivité accrue apportent des bénéfices à tous et sont précisément le moyen par lequel les fruits du progrès industriel se diffusent sur le marché libre. Toute interférence avec une baisse des prix bloque la diffusion des fruits d'une économie avancée. Les salaires réels ne peuvent alors augmenter que dans certaines industries et non, comme c'est le cas sur un marché libre, dans l'économie dans son ensemble.

De même, la stabilisation priverait les gens de la possibilité de *réduire* leurs encaisses réelles et de *faire baisser* la valeur réelle du dollar, si leur demande de monnaie venait à baisser. Les gens seraient empêchés d'agir en fonction de leurs anticipations de futures hausses de prix. En outre, si l'offre de biens devait baisser, une politique de stabilisation empêcherait les hausses de prix nécessaires à l'équilibre des différents marchés.

L'enchevêtrement du pouvoir d'achat général et des prix spécifiques soulève une autre question. En effet, la monnaie ne pourrait pas être injectée dans le système en vue de combattre une supposée hausse de la valeur de la monnaie sans distordre les valeurs d'échange passées entre les différents biens. Nous avons vu que la monnaie ne pouvait pas être neutre vis-à-vis des biens, et que par conséquent la totalité de la structure des prix se modifierait suite à un changement de l'offre de monnaie. Tout programme de stabilisation ou de gel de la valeur de la monnaie ou du niveau des prix sans distorsion des prix relatifs est donc nécessairement voué à l'échec. C'est un programme impossible.

Ainsi, même s'il était possible de définir et de mesurer les changements du pouvoir d'achat de la monnaie, la stabilisation de cette valeur aurait des effets que bon nombre de ses partisans considèrent comme

indésirables. Mais les grandeurs ne peuvent même pas être définies, alors que la stabilisation dépendrait d'un indice arbitraire. Quelles que soient les marchandises et les pondérations retenues dans l'indice, la détermination des prix et la production seront faussées.

On trouve au cœur de l'idéal stabilisationniste un profond malentendu quant à la nature de la monnaie. Cette dernière est considérée soit comme un simple *numéraire*, soit comme une grandiose mesure de la valeur. On oublie que la monnaie est désirée et demandée en tant que marchandise utile, même si elle n'est utilisée que comme moyen d'échange. Lorsque quelqu'un détient de la monnaie dans ses encaisses, il en retire une utilité. Ceux qui négligent ce fait se moquent de l'étalon-or en le traitant d'anachronisme primitif, sans se rendre compte que la « thésaurisation » accomplit un rôle social utile.

15. Les fluctuations économiques

Dans le monde réel, le tableau de l'activité économique sera en perpétuel changement, en raison de l'évolution des goûts et des demandes des consommateurs, des ressources disponibles, des connaissances techniques etc. Il faut par conséquent s'attendre à ce que les prix et la production fluctuent, et une absence de fluctuations serait inhabituelle. Des productions et des prix *particuliers* changeront sous l'impact des évolutions de la demande et des conditions de production ; le niveau général de la production se modifiera conformément aux préférences temporelles individuelles. Les prix tendront tous à évoluer dans la même direction au lieu de prendre des directions différentes pour les différents biens à chaque fois qu'il y aura un changement concernant le *complexe monétaire*. Seul un changement de l'offre ou de la demande de monnaie transmettra ses impulsions dans toute l'économie monétaire et poussera les prix dans la même direction, bien qu'à des vitesses variables. Les fluctuations générales des prix ne peuvent se comprendre qu'en analysant le complexe monétaire.

Pourtant de simples fluctuations et changements ne suffisent pas à expliquer ce phénomène terrible et tellement visible de ces cent cinquante dernières années — le « cycle économique ». Le cycle économique possède certains traits caractéristiques qui réapparaissent sans cesse. Au début il y a une période de « boom », où les prix et l'activité productive augmentent. Il y a un boom plus fort dans les grosses industries des biens de capital et d'un ordre élevé — comme les matières premières de l'industrie, les machines et la construction, ainsi que sur les marchés concernant les titres sur ces biens, tels que le marché des actions et le